

En 1726, la présentation des lettres d'un *Gentilhomme Suisse* et la réaction à ces lettres d'un courageux anonyme y alimentent le débat sur les mérites respectifs des Anglais et des Français.

Un « match » franco-anglais

Le numéro de janvier 1726 comporte un premier article : « *Lettres sur les Anglois et les François* », « *l'auteur de ces lettres est un Gentilhomme Suisse qu'on s'abstient de nommer* »¹. Ces écrits datent de plusieurs années, l'auteur, « *retiré du monde* », d'où l'anonymat, a consenti à leur publication qui fut réalisée en 1726 en Hollande.

Avec un Helvète, on peut s'attendre à des jugements équilibrés, un regard neutre en quelque sorte. Commençons par les Anglais.

Les anglais vus par le voyageur suisse

Après le premier contact et la découverte de « *la fumée et l'air épais de Londres* », notre gentilhomme observe autour de lui.

« *L'auteur trouve [aux Anglais] beaucoup de bon sens, le cœur grand et de l'imagination.* » Ils sont habitués à faire bonne chère, notre Suisse vante les « *excellentes pommes de reinettes* » et le « *bœuf rôti qui fait le grand plat sur la table du Roi. (...) Les Anglois boivent comme les Saxons, ils aiment la chasse comme les Danois, les Normands leur ont donné la chicane avec les faux témoins, et ils ont retenu des Romains l'inclinaison des spectacles sanglants et le mépris de la mort.* » Voilà de bien curieuses influences ! « *Ils rassemblent des caractères qui paroissent se contredire* » (dévots et libertins, admirant et méprisant les étrangers, etc...).

Le premier sentiment de l'observateur est que la société est relativement prospère, mais qu'on « *y aperçoit aussi les fruits ordinaires de la prospérité qui sont la débauche et la fierté* ». Il remarque que « *généralement parlant, ils ont peu d'éducation, beaucoup d'argent à dépenser et toutes les occasions possibles de se livrer au vice et qu'ainsi les gens vicieux doivent nécessairement se trouver en grand nombre parmi eux...* ». Quelle horreur !

Mais l'auteur trouve aux Anglais quelques belles qualités, et pour appuyer ses dires, s'appuie sur des contre-exemples français ! « *La plupart des Anglois méprisent la Cour. (...) Les Anglois sont peu propres aux souplesses de la Cour, enclins à la liberté ils ne sauroient se gêner, ils parlent, et quant ils parlent, c'est moins pour flatter un Grand que pour dire la vérité. Il leur arrive quelques fois de la dire brusquement et dans des occasions où il est bon que quelqu'un la dise, leur liberté et leur courage à cet égard est une des choses qui leur fait honneur.* »

« *Une autre preuve du bon sens des Anglois, c'est le caractère naturel de leurs conversations ils traitent une bagatelle en bagatelle sans s'occuper longtemps. (...) Le titre de bon homme n'est pas pris en mauvaise part chez eux.* »

Dans leurs conversations, « *le silence dont ils l'entremêlent* » est apprécié par notre auteur qui « *le préfère avec raison au fatigant verbiage de la plupart des François* ». (Hum !)

Il apparaît donc normal tout compte fait que « *Les Anglois réussissent dans les Sciences, et il y a parmi eux d'excellents écrivains sur toutes sortes de sujets, la raison qu'il en apporte c'est que les Anglois se sentent libres, qu'ils sont à leur aise, qu'ils aiment à faire usage de la raison, que leur langue est riche et claire.* »

Il n'empêche que les Anglais sont parfois bizarres ainsi qu'en témoigne un plaisir curieux tel que « *se promener sur la Tamise et de se dire des injures en passant* ».

« *Notre auteur dit que s'il osoit, (osons ! osons !), il avanceroit volontiers qu'il y a de la conformité entre les Anglois et leurs dogues, les uns et les autres étant taciturnes, paresseux, ne pouvant supporter la fatigue, n'étant nullement querelleux, mais intrépides, s'acharnant au combat et paraissant insensibles aux coups.* »

Finalement, notre Suisse trouve beaucoup de qualités aux Angliches. Mais ne seraient-ils pas un peu arrogants ? « *L'Angleterre est un pays de liberté et d'impunité. (...) Les Anglois ont une forte prévention pour l'excellence de leur nation, prévention qui influe dans leur discours et dans leurs manières, ce qui donne lieu à l'Etranger de se plaindre d'eux.* »

¹ Son identité n'apparaît pas dans le J.d.S.

En consultant cette véritable bible qu'est « *Le Voyage Outre-Manche* » de Jacques Gury (« Bouquins », Laffont, nov. 1999), on retrouve des extraits de ses six « *Lettres sur les Anglais* ». Il s'agit de Bêat-Louis de Muralt (1665-1742) qui « *séjourna en Angleterre en 1693 et 1694. Il fut le premier observateur de l'Angleterre sous son nouveau régime, joignant l'impartialité au flegme et à la neutralité helvétiques. Ses six 'Lettres sur les Anglais' furent connues et appréciées de nombreux voyageurs outre-Manche, y compris Voltaire, car elles circulèrent en manuscrits avant leur publication en 1726.* »

L'Auteur a manifestement plus fréquenté le beau monde que le peuple.

Les Marchands « n'ont ni l'empressement des François pour amasser, ni la mesquinerie des Hollandais pour ménager. (...) Le Peuple est assez confondu avec toute la Nation, il a à peu près les mêmes plaisirs que les Nobles, les Marchands et le Clergé. »

Et les femmes ?



Portrait de Miss FENTON, 1728.

« A l'égard des femmes anglaises, elles sont toutes, comme on le sait [!!], blondes et blanches, mais, -selon notre auteur- ce ne sont que de beaux visages que rien n'anime et que de cent belles femmes Anglaises, il prétend qu'on n'en trouve pas dix qui soient jolies. »

Bon, ce n'est pas son type, toutefois, « un grand agrément qu'on leur trouve c'est beaucoup de modestie, une douce timidité qui les fait rougir de peu de choses et baisser les yeux à tout moment. (...) Elles sont grandes et menues, et, ce qui n'est pas un petit avantage, elles sont richement habillées. »

Finalement, elles ne sont pas mal du tout ces « Anglaises » !

Le clergé

« En matière de Religion, on dirait presque que chaque Anglois a pris son parti pour en avoir tout de bon, mais une à sa mode ou pour n'en avoir pas du tout et que leur Pays à la différence de tous les autres est sans hypocrisie. »

« L'auteur dit un mot du Clergé : On est surpris de voir l'air de santé et de prospérité de la part de ceux qui le composent et on considère agréablement tous ces Chapelains gras et vermeils. Ils sont accusés, -continue-t-il- d'être un peu paresseux et ce grand embonpoint fait soupçonner qu'il en est quelque chose, d'ailleurs on en trouve dans les Caffez, la pipe à la main, et aussi dans les cabarets... »

MAIS, « poursuit notre Auteur, leurs Sermons sont plus respectables que leurs personnes, outre qu'ils les font courts, [très important cela !], ils le lisent au lieu de le réciter par cœur, ou pour mieux dire, leur coutume est, en le prononçant de s'aider un peu de leur papier sur lequel ils jettent les yeux de temps en temps. (...) Si le Prédicateur ne réussit pas autant qu'il seroit à souhaiter, du moins il ne donne pas lieu par de longues et insipides harangues aux uns de se moquer du Prédicateur, et aux autres de se moquer de la Religion ».

Et de comparer les prédicateurs :

« **Le Prédicateur Anglois** monte en Chaire d'un air modeste et timide, vous diriez qu'il ose à peine regarder l'Assemblée, puis d'un ton posé, il fait un raisonnement court, simple où pour l'ordinaire il y a du bon sens. »

« **Le François** au contraire semble monter sur un Throne, et à mesure qu'il monte, on voit redoubler en lui l'**orgueil ecclésiastique**, il commence par tourner la tête de tous côtés et regarder fièrement les Auditeurs comme s'ils vouloient lui inspirer le respect pour sa présence. Le Sermon qu'il leur fait ensuite ne manque guère d'être long, ennuyeux, rempli d'imaginaires creuses et de fleurs de Rhétorique. Le Prédicateur s'y démène beaucoup et crie comme un homme qui manque de bonnes raisons pour persuader... »

Ce n'est pas si mal vu ! Bossuet (1627-1704), Bourdaloue (1632-1704) dont les sermons étaient interminables, et, paraît-il, diurétiques, Massillon (1663-1742) et d'autres vedettes de la profession ont déteint sur tout le clergé. Toutefois, nous ne savons rien des opinions religieuses de notre Suisse ; il appartient sans doute à la religion réformée et son jugement sur les pratiques catholiques peut en être influencé.

La chose publique

« Le Gouvernement en Angleterre est excellent en beaucoup de choses et défectueux en beaucoup d'autres on n'y aide point à la loi et on s'attache toujours et scrupuleusement à la lettre, ce qui peut dégénérer en puérilité. (...) La Police manque d'application pour contenir les scélérats, (...) elle n'a pas assez de soin pour soulager les misérables tels que par exemple, les prisonniers pour dettes. »

Lettres sur les François (mars 1726)

La suite paraît en Mars. Le J.D.S. est moins à l'aise et prévient que « comme ces lettres ne sont pas favorables en tout à la Nation qui en fait le sujet, l'Auteur a soin d'avertir que lorsqu'il parle des François, il ne prétend pas comprendre tous les François sans exception, mais qu'il en excepte les personnes de mérite parce que ce sont des gens au dessus du caractère de leur nation. »

Singulier, une sorte d'internationale des gens de qualité en somme. Revenons à notre Suisse et à sa première lettre :

les François « sont selon lui d'un accès aisé et libre, ils sont civils, obligeants, empressés, ils paroissent sincères ou ouverts et pleins d'affection. A tous égards, ils lui semblent nez pour la société » ; mais il remarque que « d'ordinaire ils ne sont pas contents des sentiments qu'ils inspirent. Ils veulent, dit-il, être applaudis et admirez, principalement par les Etrangers qu'ils regardent presque faits pour cela. Ce qu'ils veulent surtout que les autres nations admirent en eux, c'est l'esprit, la vivacité, la politesse des manières. Ils font de ces choses -s'il faut croire notre Auteur- le principal mérite de l'homme et ils prétendent par là se différencier du reste du monde. »

Mais, « *S'il y a des gens qui en sont charmez jusqu'à faire des François la première nation de l'Univers, il s'en trouve d'autres qui n'estiment pas cette vivacité et à qui même elle déplaît. Ils prétendent que généralement et pour l'ordinaire les hommes doivent avoir du sang froid et de la simplicité.* » Bref, ils disent que les gens « *admirent moins les François et s'en accommodent à mesure qu'ils les connoissoient davantage et qu'ils percent ce vernis qui d'abord éblouit. (...) Voilà l'étrange éloge qui se trouve dès le commencement de cette lettre...* L'Auteur pousse encore plus loin dans la suite, il prétend que le bon sens est une qualité peu connue à cette nation, que les François ne sont avides que de réputation, qu'ils ne cherchent que l'éclat et se soucient peu du vrai mérite. »

Notre politesse qui a tout d'abord beaucoup plu « *ne trouve pas grâce aux yeux de l'observateur.* »

Les convenances empêchant par exemple les gens « *d'oser dire que le vin n'est pas bon lorsqu'ils ne le trouvent pas bon* », de plus, « *faire des visites et en recevoir est une de leurs grandes occupations et c'est à cela qu'ils croient le temps bien employé.* » Dans une lettre ultérieure, l'Auteur ne goûte guère « *les civilités qui sont d'usage en France. On ne s'y contente pas de dire naturellement ce qu'on a à dire, cela choqueroit la politesse, il faut employer à tout coup les termes d'honneur et de grâce, la chose la plus indifférente devient une grâce pour un François.* »

Bref, il a en horreur la multiplicité des formules de politesse car, « *chacun cherche à enchérir sur les autres et à avoir un honneur nouveau, jamais on ne vit une nation si fertile, si riche en « serviteurs » Cette politesse française « n'est que singerie et petitesse, (...) et il y a de l'indignité à se faire valoir par là.* »



Les Courtisans

« *Une autre particularité qu'il fait entrer dans le caractère des François c'est d'être courtisans d'inclination et pour ainsi dire de naissance* »

« *On voit que dans cette lettre, la première, l'Auteur ne dit que du mal des François, mais dans le seconde, il dit du bien qu'il y a à dire d'eux.* »

« *Ils n'ont point cette gravité fausse et affectée qui couvre plutôt le manque de mérite que le mérite même, on ne se trouve point avec eux dans l'embarras de leur choisir un titre et leur donner de magnifiques à contre-cœur, on en quitte pour un simple Monsieur qui se place partout, de la part d'un Etranger principalement.* »

Mais quand même si « *Les François sont la nation du monde où tout ce qui sied bien et qui orne la société est le mieux connu, c'est dommage, selon lui, qu'ils ne s'en tiennent pas là et qu'ils ajoutent aux vraies bienséances qui sont fixes, un certain nombre de raffinements et de bizarreries qui changent presque tous les jours.* »

Un intéressant témoignage. Exagération ? Ce n'est pas sûr. Une consultation de l'excellente « *Histoire de la vie privée* » (Duby, Ariès ; t. III, Seuil 1986) révèle la multiplicité de traités qui enseignent le bon goût et les bonnes manières :

Guide des courtisans, 1606 ; *Traité de la Cour*, 1616 ; *L'Honnête Homme ou l'Art de plaire à la Cour*, N. Faret, 1630 ; *Nouveau Traité de la Civilité qui se pratique en France parmi les Honnêtes Gens*, de Courtin, 1671. C'est à ce moment qu'on parle du « *Bon et du mauvais usage dans les manières de s'exprimer* », (de Callières 1693).

Attention, s'affranchir des codes devient dangereux, il convient donc de consulter l'abbé Morvan de Bellegarde et ses « *Réflexions sur le ridicule et sur le moyen de l'éviter* » (1696).

L'affabilité vis-à-vis des Etrangers a été bien appréciée, car « *on peut dire ajoute l'Auteur qu'il y a peu d'Etrangers qui ne soient aussi agréablement en France que chez eux. A cette bonté de cœur, il trouve que le François joint la franchise, (...) je pense même que c'est de là que le nombre des honnêtes gens paroît si grand en France.* »

L'éducation des enfants

« *Il les loue avec raison lorsqu'ils souffrent leurs enfants autour d'eux et ne s'en débarrassent point, pas même lorsqu'ils sont en compagnie, de ce qu'ils les écoutent avec patience et répondent de manière raisonnable à leurs questions ; enfin, de ce qu'ils tachent d'obtenir des enfans par la douceur ce qu'en d'autres Pays on n'en veut avoir que par l'autorité et la force.* »

Pas si mal vu, un nouveau sentiment de l'enfance est discernable à cette époque ; ce qu'il note est-il spécifiquement français ?

Mais ce régime libéral ne présente-il pas de danger ? .../...



Les parents « *inspirent à leurs enfants des habitudes plutôt que des principes, des bienséances plutôt que des maximes qui puissent servir de règle pour l'avenir* »

Les réserves du Suisse face aux complaisances excessives à l'égard des enfants correspondent aux idées exprimées par Locke, (De l'éducation des enfants, 1693). Ce dernier reproche aux parents « *trop passionnés par leurs enfants* » d'être la cause du fait que quand « *les enfants sont devenus grands, leurs mauvaises habitudes ont cru en proportion.* »

Les femmes dans la société

« *Il dit que le train de vie qu'on y mène, (dans la société), se soutient par un mélange d'hommes et de femmes et que c'est ce mélange qui donne à la galanterie française de s'étaler, (...) l'envie de plaire les anime mutuellement et c'est là où la liberté française fait merveille.* »

La vie sociale permet de « *faire circuler l'esprit et les belles manières en France en étendant le beau monde jusqu'aux derniers recoins* », ajoutons que « *les personnes d'un âge avancé ne s'y plaisent pas moins et n'y croient pas être hors de place...* »

Un peu idyllique peut-être ?

La mode et le peuple

« *Cette Divinité mériterait bien d'avoir un Temple dans un pays où elle est adorée si religieusement. (...) Les Etrangers y accourent de tous côtes pour prendre un titre de mérite, un extérieur et des habits qui en imposent chez eux et dont l'honneur retombe sur les Français* »

Dans la quatrième lettre, le Suisse découvre que le peuple, « *doux et complaisant* » n'a pas un caractère uniforme, les caractéristiques régionales qu'il met en avant correspondent aux clichés et banalités habituels.

Août 1726 : le contestataire s'exprime

« *Apologie du caractère des Anglois et des François* » chez Briasson, rue Saint-Jacques.

L'auteur, courageusement resté anonyme, s'en prend au contenu des lettres du voyageur Suisse. Il commence de manière odieuse en disant que « *la première chose qui l'a frappé dans les lettres, (...) c'a été de voir un Suisse qui pense, ce qui choque, dit-il, le préjugé trop commun sur cette nation et dont il avoue tout le ridicule.* »

Après cette ineptie, voyons ses réactions. Il considère que « *c'est un véritable Suisse, dont le commerce des Anglois et des François a perfectionné l'esprit.* » (!!!) Il le regarde pourtant comme « *un véritable Misanthrope* ». Ceci dit, le contestataire avoue n'avoir jamais mis le pied en Angleterre, mais il « *il a eu recours à un Naturel du País sur tous les points que l'auteur Suisse a critiqué* » Notre anonyme a traduit les réponses de l'Anglais. Une remarque totalement juste toutefois, « *l'Ecrivain Suisse n'a vu de l'Angleterre que la seule ville de Londres* ». « *Il y a des remarques justes, mais il s'abuse extrêmement par rapport aux détails.* »

S'en suit une réfutation scolaire de quelques affirmations, les Ecclésiastiques au café ? Oui, mais « *dans le seul Caffé du Chapitre, le Cabaret leur est défendu* ». Vraiment² ? Le café situé à l'ombre de Saint-Paul apparaît quand même beaucoup plus respectable que les autres !

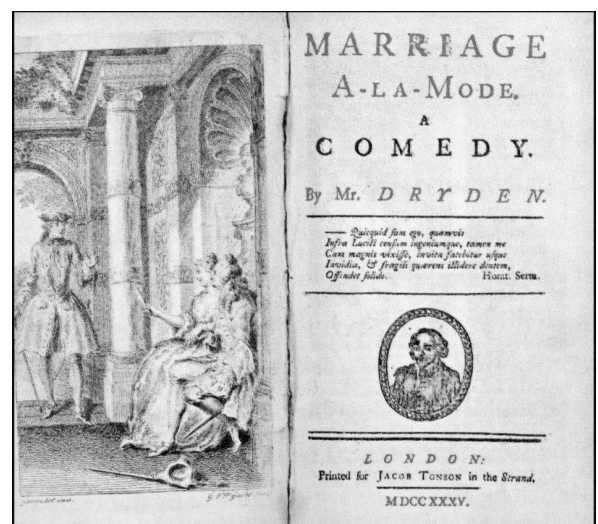
Les « *Lettres sur les Français* » « *contiennent beaucoup de vérités* » et on y rencontre des réflexions qui « *contiennent beaucoup de justesse* », mais l'Anonyme va évidemment contester fermement plusieurs assertions.

Avant de quitter le J.D.S., il serait intéressant de jeter un coup d'œil sur ce qui se passe en Angleterre à la même époque. L'écrivain le plus célèbre et le plus prolifique de la fin du XVIII^e siècle, John Dryden (1631-1700), décrit un couple aux mœurs dissolues, le titre est en Français : « **Le Mariage-à-la-Mode** », est-ce anodin ? (Le frontispice de l'ouvrage est dessiné par Gravelot, un Français établi à Londres ; Hogarth va réaliser sur ce thème 6 toiles et des gravures.)

En fait derrière le « *Mariage-à-la-Mode* », il y a de façon implicite une critique de la culture française ! Beaucoup mettent en garde contre les produits et les articles de mode d'origine continentale et le « *Gentleman's Magazine* » de 1737 tonne contre l'absurde et ridicule imitation des Français, (*The absurd and ridiculous imitation of the French, which is now become the Epidemical distemper of this Kingdom*).

Il est évident que cela ne peut que nuire, « *la French culture* » qui se répand parmi les élites n'est-elle pas associée au luxe effréné, aux apparences efféminées, aux intrigues de cour et cela ne peut que conduire à l'affaiblissement des capacités morales et physiques de la noble nation Anglaise !

Jean-Noël Cloarec



² Des ecclésiastiques au café ? Il y a contestation ! Choisissons donc un arbitre, pourquoi pas Voltaire ? (Lettres anglaises 1734.) Il signale que « *les prêtres vont quelquefois au cabaret, parce que l'usage le leur permet, et s'ils s'enivrent c'est sérieusement et sans scandale* ». Voilà un comportement correct !